

Le libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
l'Administration et la Librairie à Lecoq.

Adresser tout ce qui a trait
à la Rédaction à Nadaud.

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

En passant...

LE CHOMAGE

Nos lecteurs se souviennent, peut-être, de l'article que j'ai consacré, il y a 2 ou 3 semaines, à la crise du chômage. Je tentais d'y secouer l'inertie des Pouvoirs publics, la mollesse du Parti socialiste, l'indolence de la C. G. T. et la stupéfiante apathie des sans-travail eux-mêmes.

Je ne suis pas présomptueux au point de croire — et, si je le croyais, j'aurais à la modestie de ne pas le dire — que mon article a obligé les Pouvoirs publics à avoir l'air de « faire quelque chose », les journaux socialistes et les élus du Parti à se remuer et la C. G. T. à s'émouvoir.

Toutefois, je constate avec plaisir que, depuis une quinzaine, on reconnaît officiellement et ouvertement l'existence d'une crise de chômage et qu'on paraît disposé, de tous côtés, à s'en préoccuper.

Jusqu'ici on n'a rien proposé, rien décidé qui ait un caractère sérieux et puisse avoir un effet utile ; mais enfin, on a cessé d'ignorer que le manque de travail frappe un grand nombre d'ouvriers et d'employés des deux sexes et c'est déjà quelque chose. C'est peu, mais par le temps qui court, il est prudent de ne pas être exigeant.

Ce qui continue à me surprendre, c'est l'attitude des chômeurs. Ils ne bougent pas, ils ne disent rien ; ils chôment et c'est tout.

Inconcevable !....

Briand

D'autres gens qui m'étonnent, ce sont les imbéciles qui saluent avec confiance et enthousiasme le retour de Briand à la présidence du conseil.

Ces niais prennent des airs entendus pour exhorter des énormités :

« Tout va changer. La victoire de la France va cesser d'être la Pyrrhus ; les affaires vont reprendre ; le beurre et les œufs vont baisser ; les salaires vont monter ; l'impôt va rentrer ; la confiance va renaitre ; les rapports de la France avec l'Angleterre et les États-Unis vont rappeler les plus beaux jours de l'Entente cordiale et de la Guerre du droit ». Et patati. Et patata !

Idioti, triples-idioti !

Crétins, triples crétins !

Avez-vous donc oublié que son Excellence Aristide Briand en est à sa septième présidence ; que chaque fois qu'il est monté au Capitole, son escorte de thuriferaires et sa clique de plats-valets ont fait entendre les mêmes absurdités, ce qui n'empêche pas que six fois il a été congédié par le Parlement parce que, somme toute, il ne faisait pas l'affaire ?

Il ne la fera pas davantage cette fois-ci ; mais la bourgeoisie aura gagné le temps qu'elle aura fait perdre à la classe ouvrière et les classes dirigeantes en sont à un point où elles n'ont pour perspective que de durer un peu plus.

Faire espérer que les choses changeront avec les hommes ; un homme étant usé, lui donner un successeur ; six mois après remplacer ce dernier, et ainsi de suite. Tout le truc est là. Les gouvernements pensent-ils que ça durera longtemps encore ?

Gare à la Dictature !

La Vie Ouvrière a levé un lièvre qu'elle eût mieux fait, je crois, de laisser au gile.

Constatant avec surprise — décidément je mourrai dans la peau d'un naïf — que la V. O. avait cessé d'annoncer des conférences, je demandai à l'un des siens, par lettre privée et très amicalement, si je devais attribuer ce fait à un oubli.

En quatrième page, en « deux mots » et quatre lignes, la Vie Ouvrière m'a publiquement dit mon fait.

Ces quatre lignes, les voici :
« Ce n'est pas par oubli. La rédaction de la V. O. estime détestable, au point de vue de la propagande révolutionnaire, certaines conférences de Sébastien Faure et elle a décidé de ne lui faire aucune publicité. »

C'est cassant, sec et brutal. Voilà ce qu'on peut appeler une exécution de cinq secs.

Je n'en suis pas autrement ému. Depuis trente-cinq ans, j'ai été exécuté tant de fois et par tant de journaux, de partis, de groupes, et de gens, qu'une fois de plus n'y fait guère.

Je ne pensais pourtant pas que la V. O., où je compte quelques amis, le prendrait de si haut et de si court avec un vieux militant comme moi, ainsi que tant d'autres (de la V. O. elle-même) a pu se tromper, mais s'est constamment et entièrement consacré à une propagande nettement révolutionnaire.

Je dis que la V. O. le prend avec moi de haut et de court. Elle condamne en effet certaines de mes conférences en des termes qui équivaudraient, en certains pays, à l'envoi du conférencier à la potence.

Bigre ! C'est une chance pour moi que les gens du Noyau de la V. O. ne soient dictateurs qu'en puissance.

S'ils exerçaient effectivement la dictature, ils auraient le devoir — le devoir, vous entendez bien — de m'exécuter autrement qu'en deux mots, à la quatrième page et en quatre lignes, puisqu'ils estiment détestables mes conférences.

Ils auraient le devoir de supprimer ces détestables conférences et, pour cela, il leur faudrait supprimer le conférencier lui-même.

Délicieux avant-goût de ce que serait le régime que ces bons, ces excellents camarades ont mis dans leur tête de nous imposer, si Populo, s'étant révolutionnairement débarrassé des dictateurs d'aujourd'hui, est assez stupide pour subir les dictateurs de demain !

En y réfléchissant quelque peu, je parviens à comprendre que, depuis trente-cinq ans, je me suis lourdement trompé sur le résultat que doit atteindre la Révolution sociale.

J'avais cru, ô candeur ! que la Révolution sociale supprimerait la Santé, toutes les Santé. Erreur ! Elle doit se proposer d'en faire sortir les communistes éprouvés qui présentent s'y trouvent pour y loger des communistes non éprouvés.

On apprend à tout âge. Qui donc disait, il y a quelques jours, que la guerre et la Révolution russe n'ont rien appris à certains anarchistes ?

Je croyais être de ceux-là. Je me trompais.

J'ai appris, pour le moins, quel est le but véritable de la Révolution communiste.

Et c'est bien quelque chose.

Sébastien FAURE.

P. S. — Je reçois de nombreuses lettres qui semblent indiquer qu'on me croit dans certains milieux, directeur ou rédacteur principal du Libertaire.

Je tiens à dire que je n'inspire aucun article, que je ne prends connaissance de ce que publie le Libertaire que lorsqu'il est mis en vente ; que je suis, au Libertaire, un collaborateur de bonne volonté, comme tous les autres, ni plus ni moins et que je n'ai pas plus à répondre des articles des autres que ceux-ci n'ont à répondre des miens. J'ajoute que tout ce que je publie porte ma signature.

S. F.

AUX AMIS, A NOS LECTEURS

A la suite du désir exprimé par de nombreux camarades — lors du Congrès anarchiste du 15 novembre dernier — de voir la librairie du 69, Boulevard de Belleville devenir un organisme de propagande sous la responsabilité de militants anarchistes connus, les camarades s'étant à différentes reprises réunis ont décidé, après accord, que la « Librairie Sociale » serait maintenant une œuvre de propagande au même titre que le Libertaire, l'Union Anarchiste, et que les bénéfices de la librairie iraient intégralement à la propagande ainsi qu'au développement de l'œuvre.

Malgré notre bon vouloir il nous sera matériellement impossible de donner, en une seule fois, notre catalogue complet de librairie, mais nous avisons nos camarades qu'ils pourront nous adresser leurs commandes pour tout ce qui concerne la littérature anarchiste.

Les services de la « Librairie » étant organisés de façon telle, nous assurons tous nos amis d'être servis dans la huitaine — au maximum — qui suivra la commande.

Pour tout ce qui concerne la « Librairie Sociale » adresser lettres et mandats à Louis Descarsin, 69, Boulevard de Belleville, Paris (11^e).

LE LIBERTAIRE.

A propos d'une protestation

Nous avons été dans l'obligation, mercredi soir, entre six et sept heures, d'aller donner un avertissement à ceux qui ont la responsabilité de la rédaction de l'Humanité.

Nous n'en aurions pas parlé, si ce journal ne dénotait quelque peu la portée de notre protestation.

Le 21 janvier nous portâmes à l'Humanité une rectification à l'article de Michel Knebel, paru dans le numéro de la veille. On nous promit d'insérer. CE NE FUT PAS FAIT.

Nous étions décidés à ne pas insister, pour cette fois, lorsque l'on apprit que des socialistes notoires faisaient courir le bruit, qu'après les avoir menacés nous nous tenions cois par peur des coups.

Il était dit sur notre compte bien d'autres choses encore. Nous savions que les pires colonnes contre nous et notre propagande circulaient dans les salles de rédaction des journaux socialistes et, pour toutes ces raisons, nous décidâmes de monter à l'Humanité.

On nous respecta, parce que nous sommes propres et que nous avons notre conscience pour nous. Le Libertaire est une maison de verre et nous ne permettrons à personne d'en douter. Nous ne discuterons jamais avec les colonnaires : NOUS LES CORRIGERONS.

Nous le répétons. Notre protestation de mercredi n'est qu'un avertissement. Et ceux qui voudraient continuer à répandre contre nous, sous le manteau, les pires saletés, sont prévenus que nous nous en prendrons à eux et directement à eux.

Quant aux risques à courir ! Lorsque nous nous décidons à administrer à des sales gens la correction qu'ils méritent, nous n'y pensons jamais.

Mardi nous allâmes à dix-huit copains au journal socialiste. Rédacteurs, administrateurs et employés — étaient plus de quarante hommes pour nous recevoir. Ils avaient tellement conscience des infamies commises que sans répondre ils encaissèrent les quelques claques données.

LECOIN, NADAUD.

Dimanche 6 février, Grande salle, 49, rue de Bretagne à 14 h. 30. Réunion générale de l'Union Anarchiste.

Cette réunion très importante, vu les questions à résoudre, nous ne saurions trop presser nos amis adhérents et les Groupes de la région parisienne d'y assister.

Pour tous renseignements, écrire à Bertelata au « Libertaire ».

APRÈS LES POGROMES



— Paris ne l'engueulera pas, le tueur Pilsudski : aucun banquier ne figure parmi ces juifs-là.

INCONSEQUENCE

Après avoir poussé les hommes à se tuer par millions dans la guerre, suprême sauvagerie, voilà que ceux qui sont encore vivants dans leur abstrait bêtise, ou, leur crapulerie, édifient maintenant dans les villes et dans maintes communes des monuments à ceux qui ont laissé leur peau.

Pour les disparus, pour les loges, on va bâtir, et ainsi continuer dans les esprits la haine des peuples voisins. Pendant ce temps, ceux qui essaient de vivre n'ont pas de logements et ne savent où coucher. C'est le comble d'un monde de loufoques dans leur religieuse imbécillité.

Mais, voici que des camarades se disent évolués, scientes, près de nous, quelques antiparlementaires lancent une souscription afin que les restes de Laurent Tailhade n'aillent pas dans la fosse commune.

Nuls plus que nous n'ont savouré les écrits incisifs et libertaires de ce hardi libérateur.

De là à imiter la foule idiote dans des cérémonies macabres à l'instar du soldat inconnu, il y a une distance.

En ce moment de misère matérielle et in-

PROPOS D'UN PARIA

Jamais, je le crois, le prolétariat n'a paru aussi divisé qu'il semble l'être à l'heure actuelle.

Groupes, partis, organisations diverses, entrecrochant leurs doctrines, leurs points de vue spéciaux, paraissent par leurs discussions, leurs luttes plus ou moins haineuses, retarder la marche en avant vers l'émancipation humaine.

« Vous voulez faire la Révolution — s'écrient ceux qui n'y croient pas — mais regardez, comme vous êtes divisés en face du bloc capitaliste. Il faudrait d'abord réaliser l'unité révolutionnaire et cela, vos maîtres de chapelle vous l'interdiront toujours ! »

L'unité révolutionnaire ! Serait-ce l'unité socialiste tant prônée et qui vient de subir une si cruelle épreuve ?

L'unité révolutionnaire, serait-ce l'entente de tous les bergers, de tous ceux qui de tous côtés se servent de la foule comme d'un instrument bien docile, émettent l'opinion prétendant de représenter le peuple et viennent après un plantureux quelconque célébrer ses vertus et ses révoltes ?

L'unité révolutionnaire serait-elle subordonnée à l'observation du 21^e ou du 22^e commandement de Lénine ou de son prophète Cachin ?

Inutile de chercher dans la tourbe des politiciens, des fonctionnaires socialistes ou autres, des idéalistes professionnels, des parlementaires pourris, cette unité, car si ces gens-là la réalisaient, et je ne doute pas qu'ils n'y parviennent un jour pour faire un simulacre de révolution, ce jour-là, populo, gare à tes côtes !

L'unité révolutionnaire, elle est en bas, chez ceux qui souffrent de toutes les misères inhérentes à notre belle société, elle existe, elle unit tous les obscurs qui sentent le besoin de la révolte monter en eux et aspirent à plus de justice, à plus de bien-être.

L'unité révolutionnaire, c'est dans la masse des sacrifiés, cette masse qu'un parlementaire peut parfois flagorner, mais qu'il ne peut comprendre, que vous la trouvez.

Et s'il arrive à un de ses révoltés de résumer ses rancœurs dans ce cri bien anodin de « Vive Cachin ! », ne le blâmons pas, plaignons-le seulement pour son ignorance, lâchons de lui ouvrir les yeux, de lui montrer l'esclavage qui l'attend s'il se laisse prendre au verbiage intéressé des politiciens.

Apprenons-lui qu'il n'y a qu'un communisme digne de ce nom, celui qui nous donnera une société sans Dieux et sans Maîtres, sans Etat et sans parasites où chacun jouira de la vie dans toute la plénitude de ses facultés, et où seul manquera celui qui produira. Se trouvera-t-il alors un individu assez fou pour rejeter ses bras et son cerveau à cette œuvre de vie ?

Pierre MUALDES.

L'Evanouissement du Marxisme

LES HOMMES ET LA DOCTRINE

On a dit que Karl Marx, fondateur du socialisme dit scientifique par opposition au socialisme dit utopiste, était un tempérament paroxyste et génial, incapable de souffrir une collaboration à l'exception d'Engels qui eut la sagesse de demeurer toute sa vie dans l'ombre du géant.

Ce tempérament explique la genèse de la Doctrine.

Transporté dans un milieu aussi effervescent que le Paris des Années Quarante, dans une ambiance saturée d'idéologies politiques, généralement confuses, parmi lesquelles les Fourrier, les Pécqueur, les Vidal, les Louis Blanc, les Pierre Leroux, les Proudhon et bien d'autres, projetait par intervalles les lueurs de son génie, le mathématicien Karl Marx, issu des régions nordiques où les spéculations abstraites de l'esprit tentent toujours, bon gré, mal gré, de se subordonner les faits de la réalité, Karl Marx se devait à lui-même de réagir, avec les dernières forces, contre la débâcle des idéologies françaises issues des encyclopédistes. Il se le devait d'autant plus que nombre de ses compatriotes, des plus notoires, parmi lesquels Henri Heine, subissaient le vertige général, invoquaient leur grossière patrie des rives de la Seine, et ne juraient que par le pavé des barricades.

Dans cette ambiance intellectuelle de Paris, Marx rencontra Proudhon, en qui un autre Allemand, Karl Grün, saluait « un homme beau et vaillant contre tout un monde », « le seul Français complètement libre de préjugés ». Marx trouva aussi Bakounine, « le mouvement fait homme ». Il se lia d'amitié avec l'un et avec l'autre, échangea fraternellement des idées, reçut bien plus qu'il ne donna...

Quelques ans plus tard, il teniera d'assassiner celui-ci par la calomnie, celui-là par le ridicule...

Réaction contre l'idéologie, révolte d'amour-propre et d'orgueil, réaction contre l'Anarchisme ensuite : telle est donc la genèse du marxisme.

Un auteur allemand, un moderne, Bernstein, je crois, trouvera dans le marxisme matière à lui attribuer le bénéfice de toutes les opinions. Cela ne signifierait pas que Marx n'a rien innové, que son œuvre ne contient aucune aperception originale de la société. Bakounine, bien qu'il eût eu déjà à souffrir personnellement des attaques de Marx, reconnaissait en ce dernier un maître dialecticien et un socialiste doctrinaire très savant.

La Fédération jurassienne, elle-même, cellule vitale de la grande Internationale, ne révoit-elle pas de concilier Marx et Proudhon ?

Ce serait tomber dans un travers que d'abaïsser l'un pour élever l'autre et ce serait imiter les disciples de Marx en qui la bonne foi et le caractère ont rarement été à la hauteur du talent...

La réaction marxiste contre le romantisme a été en soi chose excellente mais elle ne constitue qu'un à-côté médiocre et négligeable de la Doctrine. C'est la systématisation dogmatique de la sociologie et de l'histoire qui constitue le marxisme, proprement dit. La pensée maîtresse qui s'en dégage comme un cristal de sa gangue est celle-ci :

« Les hommes doivent manger, boire, se vêtir, se loger avant de pouvoir s'occuper de politique, de science, d'art, de religion ; la production des moyens de vivre immédiats et matériels, et par suite le degré d'évolution économique d'un peuple ou d'un temps forme la base sur laquelle se sont développées les institutions d'Etat, les conceptions juridiques, l'art et même les représentations religieuses des hommes en question. »

C'est de là que Marx et surtout ses disciples (Marx, écœuré, se défendit, sur le tard, d'être marxiste !) ont tiré des conclusions que nous jugeons arbitraires, fausses, désastreuses.

Si l'on s'était borné à établir, à souligner l'interdépendance des phénomènes sociaux, à mettre en évidence l'importance primordiale des facteurs économiques, à concrétiser certaines formes de la plus-value qu'entraîne le travail collectif, à démontrer les dangers d'une mystique sociale complétement éprise des faits et planant au-dessus des réalités matérielles, on eût apporté une heureuse contribution au progrès, mais on n'eût pas été marxiste. C'est par sa sophistique et ses dogmes que le marxisme s'est imposé.

Riche d'une terminologie rare, bourré de formules savantes, plein de verve, âpre, caustique, tumultueux, — des éclairs zébrant un champ de nuages, — il a recruté ses adeptes parmi la jeunesse des écoles, surprise, émerveillée, et parmi les dilettantes bourgeois cherchant l'intimité le peuple dont ils quénaient les suffrages, se posaient orgueilleusement en Messie du prolétariat.

Le discrédit et l'anathème jetés sur

les idées morales dont Proudhon faisait tant de cas, le mépris de l'individu, fondu dans la collectivité, le fatalisme d'une évolution toute tracée, l'automatisme du progrès commandé par des rouages secrets échappant à toute intervention humaine, sont autant de contre-sens, mensonges bien souvent, dont les faits font nécessairement justice à tout instant.

Mais quel secours ne devaient pas en tirer les condottiers de la politique ?

Déchargés par la providence marxiste du fardeau encombrant des idées, cuirassés contre de brusques retours de conscience qui vous cloient un homme dans le doute et le contraignent à la sincérité, des aventuriers venus de tous les coins et recoins de la bourgeoisie allaient se ruer à la conquête politique du prolétariat, au nom de Marx. Le brio de leurs campagnes, l'impudence, de leur charlatanisme, et jusqu'au prestige inhérent à leur titre, allaient imposer silence pendant près d'un demi-siècle à la voix de la raison, aux accents de la sincérité la plus passionnée.

La philosophie de l'outillage, — au fond, le marxisme n'est que cela, — décréait l'inutilité de tout effort d'élevation mentale. Pourquoi chercher à comprendre puisque l'évolution capitaliste tient lieu de tout ? Pourquoi se livrer à la confrontation douloureuse de nos idées et des réalités, puisque nos idées ne sont que l'ombre projetée des réalités ?

Je l'ai dit précédemment : l'état de rumination du prolétariat est une condition éminemment propice au marxisme : il permet au sortilège politique et messianique de s'exercer avec avantage et profit. La victime ne remarquera même pas qu'en intervenant pour « faire le bonheur du peuple », le Messie s'arroge, en contradiction avec la doctrine, le pouvoir de modifier les réalités matérielles...

Le marxisme n'a donc servi, en déduction, qu'à mystifier le prolétariat. Il n'est point surprenant qu'il ait abouti à la plus lamentable des faillites. Une faillite ! Le mot est impropre. Une faillite implique des promesses que l'on ne tient pas à échéance, des créances devant lesquelles on se dérobe soudain. Les promesses du marxisme étaient nulles ; quant à la créance des masses, elle tombe du fait même que les masses, ayant abdiqué préalablement toute idée de libération, se reconnaissent servies des bergers politiques.

Les masses n'ont donc pas à incriminer les hommes en qui elles avaient placé une confiance aveugle.

Elles n'ont pas à parler de faillite, de banqueroute et de trahison. Ceux-là seuls auraient qualité pour le faire, qui, débris des masses gouvernées, seraient posés, en adversaires irréductibles, adversaires de fait et adversaires d'idées. A quoi cette fétidité rimera-t-elle d'ailleurs, puisque ces hommes libres et ces esprits clairvoyants, avaient prévu ce qui devait inévitablement arriver ?

La « justice immanente des choses » est sans doute une belle fustierie. Il ne ferait pas bon s'en rapporter à elle pour obtenir la justification de ceci, la condamnation de cela. L'enfantement de la vérité est bien la chose la plus pénible du monde. Rien n'a la vie plus dure que le mensonge surtout quand le mensonge sert de support à de puissants intérêts collectifs.

Pareil à l'oiseau mythologique il renait incessamment de ses cendres. Ceux donc, qui veulent la lumière et qui affrontent la puissance des ténés n'ont pas à se dissimuler les rigueurs et les périls de la lutte. Ils doivent s'armer d'une ténacité de fer.

Ces anarchistes sont ces hommes de volonté. Ils faibliraient s'ils établis-saient des degrés dans le mal qu'ils combattent jusqu'en son principe, des distinctions entre les divers véhicules et agents du mal. Or, le marxisme est un mal. L'analyse psychologique révèle, et l'observation courante confirme, que les marxistes, qu'ils opèrent en tant que chefs de police comme Noske, en tant que dictateurs du prolétariat, comme Lénine, en tant que ministres de la bourgeoisie, comme Thomas, ou qu'ils ne soient encore qu'à l'état embryonnaire et simples aspirants à la gouverne des masses, ont un caractère commun : l'esprit dominateur.

Le problème est de faire échec à cet esprit dominateur et la pratique indique que qu'il n'est pas d'action plus féconde que celle qui consiste à susciter des individus libres et autonomes au sein des masses, lesquelles passant de l'état d'aggrégation primaire à des formes plus complexes échapperont aux maudits de l'autorité extérieure, et créeront les institutions souples, harmonieuses, qui leur conviennent.

Nous voyons ici le principe anarchiste s'opposer dans toute sa force à la doctrine marxiste. Nous aurons à montrer que l'anarchisme contient le seul principe de vie et d'activité capable d'animer et de féconder les vœux révolutionnaires.

RHILLON.

SUR LA DICTATURE

Six Mois en Russie

par VILKENS, Charpentier Syndiqué

La vérité sur la mort du Tsar

Le tsar fut envoyé du Pétrograd à Tobolsk par ordre de Kerensky.

Le convoi était escorté par des soldats fidèles à sa personne ; toutefois, ils traitaient le tsar, non en prisonnier, mais comme le « petit père ».

Le tsar, à Tobolsk, mena une vie monotone. Pendant la journée, il travaillait à scier du bois. Il arrangeait aussi le jardin de sa maison avec beaucoup de soins.

Le soir, il prenait un bain et s'en allait avec toute sa famille acheter des provisions dans les magasins de la ville. Il parlait avec tout le monde et s'entretenait avec les sympathiques du peuple qui connaissaient déjà les particularités de sa vie. Les femmes des paysans venaient lui demander sa bénédiction en apportant des produits de choix.

Le tsar avait une passion exagérée pour le vodka (eau-de-vie russe), et, en dehors de ses occupations sociales, le grand plaisir était de se trouver seul en face d'une bouteille.

Ses travaux intellectuels étaient réduits à quelques écrits pornographiques qui montraient le degré de dégénérescence de l'impériale famille.

Mais les sympathies montaient. Par trois fois, les soldats essayèrent de le faire évader.

Vu le péril, il fut décidé de l'envoyer à Ekaterinbourg, capitale de l'Oural, centre pour être important, où les conditions de sécurité étaient plus grandes. De Tobolsk à Ekaterinbourg il fut transféré avec sa femme seulement. Le motokol Schorokoff commandait les troupes de garde. Le séjour du tsar à Tobolsk avait duré une année environ : du 17 mai 1917 au 1^{er} mai 1918.

Une fois arrivé à Ekaterinbourg, le tsar se plaignait d'avoir été séparé de sa famille ; en pleurant il demandait qu'on lui amenât au moins ses fils Alexis, sa femme, mais fut donné en lui qu'il concernait Alexis et sa sœur Olga ; mais, au cours du voyage le tsarévitch qui était tuberculeux, mourut dans les bras du médecin Schorokoff. Olga s'enfuit quelque temps après avec un soldat ; on raconte qu'ils vivent dans un petit village de Sibirie et qu'ils ont deux enfants.

Le tsar, à Ekaterinbourg, commençait à avoir peur. Avant de prendre aucun mets, il en faisait goûter à son médecin Botkine, à son adjutant et à sa femme. Après ces expériences, il se décidait à manger. Par crainte également, il ne voulait pas se laisser mener et porter, les soldats, sa femme.

Il avait perdu beaucoup d'espoir et comprit qu'il était inutile de faire la comédie qu'à Tobolsk il joua.

D'abord, on ne lui donnait pas de vodka, mais son insistance à ce sujet fut telle, que, malgré les ordres, ses gardiens lui en apportèrent et dès qu'il en avait, il se donnait tout entier à l'alcool.

Un jour, Chebenoff rendit visite à l'impérial prisonnier. Il s'informa de ce qu'il désirait.

Le tsar demanda que la sentinelle qui était dans sa chambre se tint à sa porte dans le corridor et il implora de Chebenoff, du geste, qu'il le fît.

Voulez-vous des journaux pour savoir ce qui se passe dans votre ancien empire ?

« Ça ne m'intéresse pas (!!) »

Il Chebenoff put constater que les livres de la bibliothèque étaient intacts.

Les prières du prisonnier furent exaucées : désormais, le tsar, sa femme, le colonel et Chebenoff avaient à leur disposition deux litres de vodka ; ce soir-là le tsar ne coucha pas dans son lit.

La famille habitait la maison de l'ingénieur Ypatieff, place Vosnienensky. Pendant la journée, le tsar sortait beaucoup dans un auto avec ses gardes, mais il était moins commode qu'à Tobolsk.

A quelque temps de là, les Tcheco-Slovaques s'approchèrent d'Ekaterinbourg. Immédiatement les anarchistes proclamèrent que le tsar devenait un pèlerin, car le voisinage des contre-révolutionnaires pouvait favoriser l'enlèvement de l'empereur et ils demandèrent sa mort au Conseil Révolutionnaire. Ce dernier télégraphia à Moscou pour avoir des instructions.

Lénine répondit que, avant tout, il fallait un jugement public et que, pour cela, on devait envoyer le tsar à Moscou.

Les anarchistes répliquèrent que puisque le tsar devait mourir, point n'était besoin de faire des comédies et de s'exposer à perdre le prisonnier qui deviendrait un danger pour la Révolution.

Les bolcheviks, par peur des anarchistes, promirent une convocation urgente du Comité Exécutif des Soviets de l'Oural et renforcèrent d'un bataillon la garde de la maison d'Ypatieff.

La séance du Conseil fut mouvementée ; à la fin on ne discutait plus sur la peine de mort, mais de savoir qui signifierait le verdict de condamnation : les civils ou les militaires ? Les militaires, plus pratiques, ne voulaient point de formalisme. Finalement, on passa l'affaire à une commission composée de Velinsky, socialiste révolutionnaire ; Versing, anarchiste ; Viélorodoff, bolchevik, représentant des Soviets au Comité de la Guerre et Chebenoff, commandant en chef du front ouest, qui ont confirmé les décisions du Comité Exécutif à l'égard du tsar, et rédigé les dispositions du jugement. C'était à la fin de juillet 1918.

Séance tenante, on fit signifier à l'empereur sa condamnation, mais le commandant du corps de garde refusa d'abord de remettre son prisonnier, sous prétexte qu'il avait que c'était « un truc » des anarchistes. On fut obligé de retourner vers le Comité pour prendre les pièces justificatives.

Dans l'après-midi, les délégués furent mis en présence de Nicolas qui, en les voyant, avait même qu'un mot fut prononcé, se mit à trembler, pris d'une grande anxiété. Quand il entendit la fatale nouvelle, il éclata en sanglots, se jeta à genoux devant les délégués pour implorer leur clémence, disant :

« Ne me tuez pas ! Je ne veux rien savoir de la politique, ça ne m'intéresse pas. Je vivrai tranquille dans un coin où je ne saurais rien de ce qui se passe dans le monde. Je labourerai la terre. Laissez-moi donc vivre ! »

Ce fut un moment étonnant.

Mais le commissaire se reprit et dit :

« Il faut se dépêcher. Nous sommes des mandataires du peuple et c'est notre tâche qui pèse ! »

Alors Nicolas ne dit plus rien. Il n'eut pas le courage d'adresser un dernier adieu à sa femme et à ses serviteurs. On le mit dans une auto escortée par le commandant de la Garde, le commissaire Golodschokine et le délégué des anarchistes Mouraïeff. Dans deux autres voitures étaient dix soldats.

Le cortège s'arrêta à sept verstes d'Ekaterinbourg, dans un bois au nord du petit village de Kapiasky.

Les opinions privées de Kibaltchiche

Dans la chambre n° 33 de l'hôtel Luxe, à la nouvelle et confortable résidence des délégués, des employés de la 3^e Internationale, des correspondants de journaux ouverts, etc., — discutaient avec animation les camarades de nos Rios, Anguano, Kibaltchiche, et celui qui rapporte cette conversation. On s'entretenait du récent décret accordant des concessions au capitalisme étranger. Et, sur une demande, Kibaltchiche émit son opinion personnelle.

« Je crois — ainsi qu'un grand nombre de membres du Parti Communiste — que la tactique des concessions est erronée : nous allons d'abord marcher avec le capitalisme international ; ensuite, nous serons amenés à un arrangement avec le capitalisme russe. »

« Ce sera la lutte par la ruse, à qui trionphera et de qui ? Ignorez comment nous serons de l'essai. Il y a beaucoup de chances que nous soyons vaincus. »

« Et nous nous exposons ainsi, même si les communistes demeurent au pouvoir, à rétablir en Russie le capitalisme bourgeois plus ou moins déguisé. »

« Vous voyez que le prolétariat s'en est considérablement ému et que, malgré les paroles de Lénine et les campagnes de la Pranda et des Ispeski, l'effervescence est grande. »

« Et vous croyez qu'il n'y avait pas d'autres moyens à utiliser pour rétablir la situation ? »

« Je ne vois d'autre solution que de rendre au peuple travailleur son initiative, la liberté de se développer, de mettre la production entre ses mains, de l'en laisser libre à sa guise et sous sa responsabilité, avec la coopération de tous les éléments révolutionnaires ; supprimer la terreur et élever parmi les masses pour concrétiser leurs aspirations et initiatives. »

« A vrai dire, nous nous exposerions ainsi à être écrasés par le peuple, qui assombrirait sur nous sa vengeance des fautes et des erreurs que nous avons commises, et dont il a tant souffert. »

« R. — Le Libérateur ne peut que s'associer entièrement à ces déclarations de Kibaltchiche, en regrettant seulement que celui-ci s'obstine dans l'erreur de deux attitudes : une officielle en tant que membre inconditionnel du Parti Communiste, et une privée, en tant qu'ancien anarchiste, des sentiments de révolte et de liberté renaissent par instant. »

Notre Meeting

Malgré la célébration de l'Anniversaire de la mort de Louise Michel, coïncidant avec notre meeting, les camarades avides d'éducation révolutionnaire se pressaient nombreux dans la grande salle de l'Union des Syndicats.

Nous pouvions dire hautement qu'ils ne furent point déçus.

C'est devant une salle comble que Lénine ouvrit la séance et donna la parole à Néber.

L'orateur attaqua de suite le principe d'autorité, qui est à la base de toutes les doctrines de la parassie. C'est le centralisme des pouvoirs s'exerçant pour l'exécution des « lois ».

C'est le bouchier des puissances et des matières.

C'est avec l'autorité que l'on dit au peuple scier le bois : Tu feras ceci ; ou, ne fais pas cela.

L'autorité, c'est la pression continue sur les actes individuels.

Il cite un exemple de la nocivité de l'autorité.

« Dans l'atelier, lorsque le patron ou le contremaître, après avoir distribué le travail, se retire, immédiatement il y a nonchalance dans l'exécution des ordres donnés. Instinctivement l'individu se cabre devant un ordre quel qu'il soit. Mais il est au contraire assidu et empressé lorsqu'il est livré à sa propre initiative. »

En 1906, Dejaques disait : « L'autorité, c'est la parassie. La liberté, c'est le travail. » Tant que l'autorité subsistera, tous auront à subir les iniquités.

La politique a porté un tort considérable à la propagande économique. Partout où la politique a réussi à s'insinuer, le milieu était perdu.

La Révolution est-elle possible sur le terrain économique ou sur le terrain collectiviste ?

Il y a quarante ou cinquante ans, le socialisme se déclarait adversaire de l'individualisme, de la grève générale, de l'insurrection, en cas de guerre. Depuis, le socialisme, hautement, a évolué dans un sens plus révolutionnaire, mais gardant toujours au-dessus de tout le principe d'autorité.

L'orateur ne voit pas les résultats espérés dans une Révolution collectiviste ; il n'est pas de même si elle est économique. Il appelle son argumentation sur la puissance comparée de la valeur économique de la classe ouvrière et l'impuissance de ses effets politiques.

L'orateur constate avec surprise que le syndicalisme révolutionnaire de certains qui se déclarent fédéralistes puisse se concilier avec un pouvoir dictatorial.

La conférence syndicaliste qui fut lieu à

Berlin dernièrement se déclara pour des buts fédéralistes.

Il ne faudra pas se contenter de détruire dans la période révolutionnaire, il faudra construire également.

Les Conseils d'ateliers seront une force énorme de reconstruction.

Boudoug montre que dans les milieux ouvriers socialistes et syndicalistes, les confusions demandent quels sont les projets d'organisation de révolution des anarchistes. Il s'élève avec fougue contre ces politiciens intéressés, car ils savent, eux les chefs, que nos projets révolutionnaires sont concentrés dans l'organisation de la commune régionalisée, autonome et internationalement. Les moyens d'actions immédiates : La grève générale expropriatrice, le sabotage, etc., en un mot : l'action directe.

Les littérateurs révolutionnaires ont eu des attitudes formidables, mais des réalisateurs, point.

On semble subjugué, dans les milieux ouvriers, par la forme qu'a prise la révolution russe. Mais sait-on qu'il n'y avait aucune organisation économique constituée avant la révolution de 1917. Pourquoi vouloir copier servilement les faits et gestes des Russes, alors qu'en France la situation est toute autre. Ici une organisation économique a été créée et vit et se développe. Elle a sa philosophie et son idéal propres.

Son idéal ? suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. Sa philosophie ? le fédéralisme. Son fondateur : l'anarchiste Fernand Pellouier.

C'est par l'action continue des anarchistes dans les syndicats que le syndicalisme reviendra au fédéralisme d'avant-guerre.

L'orateur prend à témoin les vieux communistes et le grand de se reporter à une vingtaine d'années en arrière. Il rappelle que dans le Jura, à cette époque, en Savoie et ailleurs, certaines communes avaient conservé la propriété communale.

Les habitants s'unissaient pour l'abandon des bois, pour la moisson, pour le labour, pour tous les travaux en général ; le pain était fait dans un four commun. Mais l'Etat a fait disparaître cette autonomie communale.

Pourquoi le communisme ne s'étendait-il point au pays ?

L'Etat centralisateur étouffe toute initiative comme toute pensée indépendante. L'Etat c'est la synthèse des moyens de coercition. Politiquement les masses sont désarmées ; c'est pourquoi tous les révolutionnaires doivent porter leurs efforts sur le terrain économique et social.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

Il faut que les procédés vieillots fassent place aux idées neuves de collaboration étroite entre la ville et les champs.

Le travail bien compris ne sera pas seulement une obligation mais un plaisir. Mais, dira-t-on, celui qui ne voudra pas travailler, qu'en fera-t-on ? Nous répondons : ce sera son affaire.

Il faut nécessairement produire (on croise les bras, les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes qui eux doivent bénéficier de la solidarité commune). Celui qui le pouvant ne produira pas se mettra au ban de la société. Les parasites populaires ne doivent pas remplacer les producteurs. L'Etat, le capitalisme, le socialisme, ne font que retarder l'usage, le magasin, les moyens de transport dans l'intérêt de la collectivité.

préconisent, on détruit l'Etat et ses multiples institutions, aucun danger de retour offensif de la Bourgeoisie.

Et puis, pourquoi assurer par avance que les masses seront incapables de se diriger elles-mêmes. Certes, il faudra un gros effort de réorganisation totale. Il faudra innover de nouveaux modes de distribution rationnelle du travail. Mais est-ce à dire que le Prolétariat soit incapable de le faire ? Les travailleurs, les cavaliers, les intellectuels sont compétents pour organiser le Travail et non pas comme on semble vouloir nous l'imposer par avance : des avocats, des journalistes ou des rastaes de la politique.

Voyez un enfant au bercail. Il grandit ; il a dix mois, vingt mois, deux ans ; mais on ne veut pas le mettre à terre pour lui apprendre à marcher, ce pauvre petit, il pourrait tomber. Voyez cet apprenti, on voudrait bien lui apprendre un métier, mais on ne veut lui confier aucun outil de peur qu'il ne se blesse. Et ce gamin, on voudrait bien le voir manger, mais il faut le mettre à l'eau et... tout de même, s'il allait se noyer.

Les premiers pas que fera le Prolétariat seront certainement hésitants ; parfois il perdra l'équilibre et même il tombera, mais petit à petit sa marche deviendra plus sûre et son pas s'affermira.

Voyez l'enfant. Pour l'extérieur, c'est autre chose. Bien fois seraient ceux qui croiraient qu'il faille une armée permanente pour défendre nos conquêtes révolutionnaires, c'est-à-dire « la Liberté ». Nous pensons, nous, qu'il suffirait seulement d'un d'alarme pour que tout le peuple se dressât devant l'ennemi et osât attendre à notre Liberté. N'est-ce pas tout ce que nous, au moment où Youdenitch menaçait Pétrograd, les anarchistes se dressèrent les premiers contre l'envahisseur et, de par leur attitude, sauver la Révolution russe.

Croyez-vous que nous serions assez naïfs d'être bêtards pour le matériel de guerre que nous aurions pris à la Bourgeoisie. Ce serait d'une imprévoyance énorme. Tant que tous les prolétaires ne seront pas enfin libérés, il sera nécessaire que ceux qui se seront saisis par la violence à sauvegarder leurs conquêtes révolutionnaires, ensuite, nous détruirons les engins de mort.

La plume est incapable de reproduire exactement la force et la puissance de l'argumentation de notre ami Faure. Il fut ovationné comme il le méritait.

Disparition Inquiétante

Nous sommes étonnés d'être sans nouvelles du camarade espagnol Biéto, parti de Moscou pour la France le 12 octobre dernier, avec sa femme et ses deux gosses. Biéto était un révolutionnaire actif, bien connu des libertaires qui fréquentaient la Bourse du Travail de Paris vers l'année 1909. Quelque temps après, il partait pour Pétrograd où il devint coiffeur de l'impératrice. Connaissant les mystères de la cour, il fournissait des détails précieux pour le mouvement révolutionnaire. En 1917, il joua un rôle dans la Révolution.

Mais il fallait des révolutionnaires en province. Avec d'autres camarades il s'en va à Odessa. Son verbe révolutionnaire — il connaissait très bien le russe — lui valut d'être bientôt avantageusement connu du prolétariat. La Révolution se déroula à Odessa ; il devint membre du Comité révolutionnaire. La réaction l'emporta, il est condamné à mort et sauve par un hasard. Plus tard, il devient député au Soviet d'Odessa et membre du Comité Central des Soviets d'Odessa. Absolument opposé au système de la terreur, il croyait inutile à Odessa, il retourne à Moscou en mai dernier et y reste.

Bien que membre du Parti communiste, il commence une campagne contre les méthodes communistes. Sa carte du Parti et son titre de député le sauvaient.

Il demanda la permission de partir à l'étranger. L'administration de Pestana lui fit un passeport pour qu'on lui donnât les passeports.

Il est parti de Moscou le 12 octobre, apportant avec lui des documents des camarades anarchistes et toutes les brochures clandestines parues. Malgré qu'il se soit vu refuser la permission de partir, il a pu partir, quatre mois, depuis lors point de nouvelles.

Nous en demandons de façon pressante.

De Bordeaux la lettre suivante

Cher camarade,

Quand je fis à Clarté ma causerie, Antigac était absent et quand il me répondit, je n'assistais pas à la réunion. Mes propos furent sans doute assez mal rapportés. Je ne voudrais pas que les camarades croient que je suis un contre-anarchiste et je ne pense pas du tout, comme me le fait dire Antigac dans sa réponse, que les anarchistes sont les suppôts du meurtre, du pillage, de la prostitution et de la parassie. Dans ma causerie j'ai rendu le plus vif hommage à l'idéal anarchiste si élevé, et que je considère comme le plus haut degré d'épanouissement de l'individu ; et je lutte — du moins je le crois — pour réaliser le communisme libertaire.

Ma causerie m'a valu les critiques amicales de marxistes intégrés et me vaut l'article de Antigac. Constaté, camarades, que Antigac brosse à grands traits une esquisse de l'anarchie, mais ne répond à aucune de mes propositions, pour l'excellente raison qu'il n'était pas présent à mon exposé. Enfin, bien que je ne sois pas anarchiste, je ne crois être ni un ignorant, ni un ambitieux, ni un politicien, ni un policier, ni un gendarme. Je constate tristement les polémiques parfois discoureuses qui divisent communistes et anarchistes et dans lesquelles je ne veux pas tremper, estimant qu'au-dessus de querelles parfois subtiles, il y a la cause révolutionnaire à servir. Cette grande cause qui nous unit tous, n'est-il pas vrai, Antigac ? contre le bloc capitaliste et social traître !

BARRUE

La Muse Rouge (20^e année). — Groupement libre des auteurs, chansonniers et interprètes des œuvres artistiques et révolutionnaires. Une assemblée générale extraordinaire a eu lieu le 12 janvier, à l'issue de laquelle quelques-uns des collaborateurs mis en lumière par deux articles examinés et discutés avec toutes garanties, ont donné leur démission.

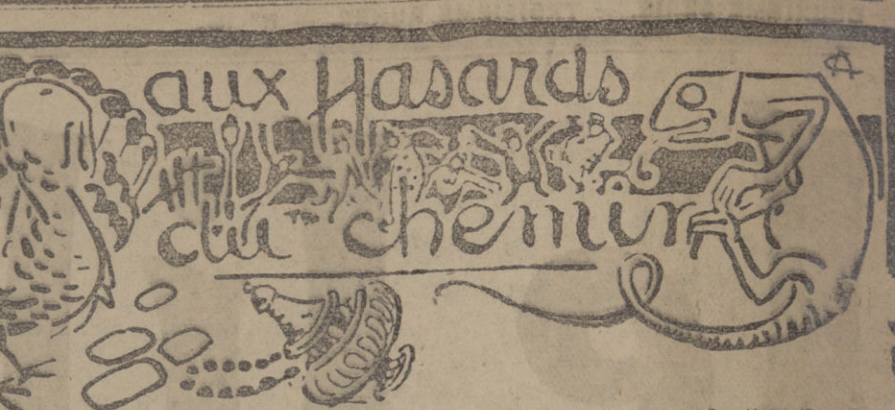
Les amis de la Muse Rouge sont informés que l'œuvre de propagande par la chanson et le théâtre, poursuivie par ce groupement, continue.

Permanence tous les mercredis, à 20 h. 30, au siège, 85, rue Charlot, Paris (3^e).

Soirées artistiques de récréation éducative, même lieu, le premier dimanche de chaque mois, à 20 heures.

La Muse Rouge organise dimanche 6 février une soirée artistique et musicale à 20 heures, au siège, 85, rue Charlot (Métro République).

Nos camarades Xavier Privas, Mme Lorde et les auteurs-chansonniers dans leurs œuvres. Entrée par personne : 2 fr.



EST-CE VRAI ?

Nous savons que la bonne foi ne préside pas toujours aux polémiques entre socialistes dissidents et communistes éprouvés. Nous savons également que l'organe de ceux-ci, l'Humanité, ne manque jamais de relever les inexactitudes et les erreurs que ceux-là, dans leur organe, le Populaire, commettent à leur égard. D'autre part, le Populaire use de réciprocité envers l'Humanité quand celle-ci, à son tour, relate, à la charge des dissidents, des faits erronés ou inexactes.

Or, le Populaire publiait récemment une information par laquelle il portait à la connaissance de ses lecteurs que le citoyen député Cachin avait déjeuné chez son collègue le général de Maud'huy, en compagnie de personnages du même louveau, mais de moindre qualité.

Nous constatons que l'Humanité n'a pas cette fois cette information. Par ailleurs, dimanche dernier, à Wagram, notre ami Lecomte donnait à la tribune connaissance de ce fait. Lui non plus ne s'attirait point de démentis.

L'information produite ainsi publiquement, cette fois, serait-elle donc authentique ?

Force nous est bien de répondre affirmativement et de faire constater ainsi aux lecteurs qui en pourraient douter que le « matériel » révolutionnaire n'exclut nullement les relations mondaines, bourgeoises et militaires.

ILLEGALISME

Vous connaissez certainement l'histoire : l'Humanité nous l'a contée avec indignation. Et les « dissidents » n'y ont guère brillé figure.

Après avoir, sans pudeur, soufflé purement et simplement la caisse du Parti — qui, en bonne justice, telle qu'ils la concevaient, devait rester la propriété de la majorité — ces messieurs tentèrent d'étouffer en douce la Libération de l'Humanité, dont ils avaient déjà commencé le démantèlement dans les locaux du Populaire qui, lui aussi, comme par hasard, tient libéralement.

Vinsistons que d'ailleurs sur l'indifférence du procédé. Mais remarquons en passant que les « socialistes » qui furent avec épouvante leur Parti parce qu'il prétendait adopter dorénavant dans ses méthodes (2) aussi bien l'action illégale (!) que l'action légale, remarquons que ces « honnêtes » gens s'embront, par dépit, dans le plus bas illégalisme, dans quelque chose de sale qui n'est même pas la reprise individuelle, jadis tant honnie par eux.

RAISON D'ETAT

Grand et bien légitime émoi dans la presse d'avant-garde à propos d'un « complot » bolchevique fomenté par les étrangers. Protestations véhémentes et indignées contre les arrestations arbitraires.

Le Romanichel.

A des Dictateurs !

Sébastien Faure à la Rédaction de la « Vie Ouvrière »

A une lettre privée, dans laquelle je priai Godonmèche de me dire pourquoi la Vie Ouvrière a cessé brusquement d'annoncer mes Conférences, vous avez jugé bon de répondre publiquement.

Vous me mettez ainsi dans la nécessité de vous demander publiquement quelques explications.

Vous écrivez : « La Rédaction de la Vie Ouv

La Conférence Sébastien Faure

LE CHAMBARDEMENT

A la dernière conférence, nous avons montré que le rôle exact de la libre pensée, du parti socialiste, de la C. G. T., de la coopérative, de l'anarchie.

Nous avons vu que chaque organisme trouve une place spéciale dans l'armée révolutionnaire et forme ainsi groupé le bloc de la révolution contre le bloc de la réaction.

Sommes-nous au seuil de la révolution ? Les esclaves vont-ils sauter à la gorge de leurs maîtres.

Tout le monde sent, d'une façon plus ou moins nette, que nous sommes à la veille d'un bouleversement social. Si j'étais bourgeois, je ne dormirais plus tranquille, mais depuis longtemps je me suis fait une conscience révolutionnaire et ce qui fait peur à la bourgeoisie me fait plaisir.

Pour qu'une situation soit révolutionnaire, il faut qu'elle réunisse trois conditions :

1° Les problèmes qui se posent à la nation doivent être si graves qu'il faut en trouver la solution sociale, de la mort.

2° La bourgeoisie doit être impuissante à trouver ces solutions ;

3° Il doit y avoir au sein de la classe ouvrière une minorité agissante assez forte pour saisir l'occasion et déclencher la révolution.

Sur le premier point nous voyons que la situation intérieure remplit cette première condition d'être très grave. Ce sont les blessures de la guerre, des dettes énormes, des charges, des régions dévastées, impossible de reconstruire, des transports défectueux, un outillage impuissant et usé, la vie chère. A l'extérieur, des nuages précurseurs de nouveaux orages de guerres.

La situation n'est pas gaie et pose à la bourgeoisie des problèmes angoissants. Que fait-elle ? Rien. Elle recourt à des moyens impuissants. On remplace Deschamps par Millerand, Georges Leygues par Briand. La bourgeoisie peut faire appel à ses plus grands hommes, elle est dans l'impossibilité d'établir l'équilibre. Deux conditions sont ainsi remplies. Voyons la troisième. La minorité agissante existe-t-elle ? Sommes-nous prêts ?

Il ne faut pas prendre un désir pour la réalité, c'est-à-dire que nous ne sommes pas prêts comme nous devrions l'être. Nous ne sommes pas entièrement dépourvus de moyens. Mais ils ne sont pas suffisants pour dresser une masse morte et ignorante. Il appartient à cette minorité agissante d'éclairer la masse. Il faut que cette minorité soit nombreuse. Il ne suffit pas aujourd'hui de gagner la bataille sur quelques points, il faut être victorieux sur toute la ligne.

Cette besogne appartient à ce que j'appelle la période préparatoire de la révolution.

Cette période comprend trois activités différentes :

1° L'éducation ;

2° L'organisation ;

3° L'action.

L'éducation crée l'organisation et les deux produisent la troisième. L'éducation, c'est le bourgeois, l'organisation c'est le bouton, l'action c'est la fleur.

L'éducation personnelle d'abord, car avant de révolutionner les autres, il faut faire la révolution en soi. La révolution morale se produit chez le militant qui s'instruit, lit, réfléchit, acquiert des connaissances, pour avoir des certitudes, et par les certitudes une conviction.

Mais il ne suffit pas de bien penser, il faut bien agir, et mettre ses actes en conformité avec ses idées.

Le rôle des minorités agissantes est de dissenter publiquement. Ne pas avoir peur de rompre tout contact avec les milieux qui ne peuvent que corrompre.

Le militant doit ensuite éduquer tous ceux qui l'entourent, et s'attacher à convertir les personnes qu'il devine sympathiques à ses idées.

Les militants doivent ensuite se grouper. Ces groupes ne doivent pas non plus rester isolés et doivent se fédérer. Ainsi se formera dans le pays un réseau serré aux mailles solides. L'important est de mettre dans ces groupements le moins de centralisme possible. La vitalité d'une fédération se mesure par l'autonomie des organismes qui la constituent.

L'organisme fédéral est une somme d'unités, et sa valeur dépend de l'éducation des individus qui le composent.

Les militants doivent agir. Dans la période préparatoire, l'action consiste à susciter des mouvements préparatoires du mouvement final et à participer à tout mouvement extérieur d'apparence révolutionnaire.

Après cela, nous sommes prêts.

Les anarchistes désirent faire l'économie d'une révolution sanglante. Mais la raison, l'histoire, la nature indiquent qu'il est impossible qu'une classe gouvernante consente bénévolement à se laisser déposséder de ses privilèges.

La situation est révolutionnaire.

Le vase est plein. D'où tombera la goutte d'eau qui créera le débordement ? Est-ce un scandale politique, une provocation gouvernementale ? Bien téméraire serait celui qui le dirait. On peut tout prévoir et se tromper. D'ailleurs, cela n'est d'aucune importance ce soir, car nous supposons que les choses sont telles qu'enfin les esclaves sautent à la gorge de leurs maîtres. La révolution est déclenchée. Nous espérons que nous nous oitons devant dans le sacrifice, nous éloignerons les travailleurs de nos rangs. Il s'agit de vaincre ou de mourir.

Le Parti socialiste met ses sections debout pour aviver la flamme révolutionnaire. Son rôle c'est de prendre possession de tous les lieux où peut s'écarter le gouvernement.

Les syndicats se dressent, envahissent les usines, détruisent la propriété en détruisant chez les notaires, dans les maires, tout ce qui légitime le droit légal de la propriété. Les moyens de production sont enfin la propriété de la classe ouvrière.

Les coopératives s'emparent des grands magasins et des stocks qu'elles répartissent : c'est leur métier et leur rôle.

Les anarchistes vont partout où il y a du danger. Leurs rôles est d'entraîner les hésitants, de défendre les points faibles. Ils s'efforcent de faire rendre le maximum à toutes les activités. Leur rôle c'est d'ouvrir les casernes et fermer les prisons. Leur rôle c'est d'abattre définitivement le Capital et l'Etat.

La phase critique, la phase de lutte pour abattre le pouvoir, sera brève, il faut donc que les résultats soient les plus vastes et les plus durables. L'adversaire est courageux quand il ne risque rien. Il est invincible, il n'est attaqué que d'un seul côté. Combattu de partout, il tremble et c'est pour lui la débâcle.

Avant de terminer ma causerie, il me faut dire quelques mots sur la dictature.

Je ne parlerai pas de la dictature en Russie, parce que je ne voudrais pas que l'on puisse dire que les anarchistes n'aiment pas la Révolution russe. Nous n'en aurions jamais parlé si l'on nous avait pas obligé de le faire, en l'imposant ici comme une nécessité pour tous les révolutionnaires de l'accepter.

On nous dit : la dictature est un mal nécessaire — et personne n'ose soutenir que c'est un bien — pour quatre raisons. Je n'en ai jamais entendu une cinquième :

1° Parce qu'il faut défendre la Révolution contre la réaction étrangère ;

2° Parce qu'il faut défendre les conquêtes de la Révolution contre la réaction intérieure ;

3° Il faut des techniciens, des compétences pour instaurer le régime nouveau et que ces hommes doivent agir sans que l'on discute leur compétence ;

4° L'humanité a un passé trop long de servitude pour qu'elle puisse être libre sans commettre des fautes sur la première question, si la Révolution échoue dans un pays, les autres nations s'effondrent. C'est vrai, mais est-ce à dire que nous nous trouverions ici dans cette même situation. Nous serons peut-être les derniers à nous révolter et toutes les autres nations affranchies avant nous pourront peut-être nous aider au lieu de nous combattre. Mais enfin si nous nous dévions les premiers à nous révolter dans l'Occident, devrions-nous créer une armée permanente dans la crainte de l'attaque possible. Armée permanente, c'est tout le militarisme qui revient, avec ses officiers dont le métier est de faire la guerre et toute la fabrication inutile d'engins de mort qui est une perte de production pour la société. Il vaut mieux bourrer dans les arsenaux, dans les poudreries, toutes les armes qui y sont jusqu'à ce que la paix définitive permette de les détruire. Au jour du danger, si la Révolution a été si féconde qu'elle se fasse arme de tout le monde, il ne manquera pas de soldats de la liberté pour la défendre.

Pour la deuxième raison, l'ennemi de l'intérieur, vous l'aurez dépossédé, il n'aura plus rien et vous aurez peur de lui, alors que tout-puissants et non déarmés vous avez pu l'attaquer et le vaincre. On ne peut craindre un retour offensif que dans un seul cas. C'est si vous le laissez devenir la dictature, debout l'Etat, avec ses lois, ses juges, ses gendarmes, ses prisons. Alors par des manœuvres occultes, il pénétrera dans tous ces rouages, il prendra la marque révolutionnaire et un jour il redressera ce qu'il était la veille. Il se servira contre vous de ce que vous vous serez servi contre lui. La bourgeoisie est devenue la dictature. Si vous ne la détruisez pas, un jour, il y pénétrera et vous en chassera bien loin, car il n'aura rien à créer pour conserver son pouvoir. Vous auriez conservé simplement pour la bourgeoisie le moyen de le reprendre. Si les ouvriers détruisent tout ce qui est visible, rien ne pourra battre la Révolution, car la Révolution se fera aimer du peuple.

3° point. Plus d'exploitation, le travail est libre, mais pour faire fonctionner cette machine formidable, il faudra des compétences ou ce sera le gâchis. L'humanité ne vit pas sur des ruines. Il faudra construire. Mais si l'on doit recourir aux spécialistes, est-il indispensable de leur donner la dictature ? On les prendra, on les dictera. Hors la masse. Alors à la disposition d'eux-mêmes ou bien choisis par un parti. Et qu'y trouvera-t-on ? Des avocats, des journalistes, des communistes éprouvés. Ces communistes éprouvés, sont-ils qualifiés pour diriger la masse ? Qui sont ces communistes éprouvés qui prendront le pouvoir en France ? On aperçoit quelques malins du Parlement qui ont joué un rôle dans le parti depuis de longues années. Ils sont peut-être désintéressés, mais ont-ils toujours donné de leur clairvoyance des preuves irréfutables. Ces hommes étaient pour la guerre, alors que nous étions pour la paix. Cela leur donne-t-il qualité pour être directeur de nos consciences. Les autres sont très jeunes. Mais possèdent-ils les qualités capables de nous imposer leurs compétences. Ce n'est donc pas, hors la masse, que nous devons chercher ces spécialistes, mais dans la masse elle-même. Il y a dans les rangs des travailleurs des techniciens qui se mettront à la disposition du peuple. La C.G.T. avec ses rouages peut créer ces techniciens. On reconnaît dans les ateliers. Les ateliers désigneront les camarades dont la compétence est reconnue par tous. Ce conseil communal contiendra toutes les questions locales parce que les conseillers vivront dans les communes. Les communes se grouperont en conseils régionaux. Les conseils régionaux en conseils nationaux. Les conseils nationaux en conseils internationaux. Il n'y aura pas de dictature, parce que les délégués seront choisis par ceux d'en bas. Ce sera le fédéralisme. On peut faire des choix maladroits, mais comme ces mandats auront un

caractère précis et court, le choix sera toujours moins terrible que l'erreur commise en se trompant sur le choix d'un dictateur.

4° point. On dit que si on octroie la liberté à tous les hommes habitués à obéir, alors ce sera le chaos. Les hommes ont trop longtemps porté des chaînes pour qu'ils soient à l'aise si on les leur enlève. C'est vrai, la pratique de la liberté sera difficile.

En l'espèce, il y a deux méthodes : La première, maintenir l'autorité pour apprendre aux hommes la liberté, les accabler de chaînes plus lourdes pour leur apprendre à marcher sans entraves.

La deuxième, considérant qu'il n'y a qu'une façon d'être libre, c'est d'être libre, on apprendra aux hommes à marcher en marchant, comme on apprend à nager en se baignant. Pour apprendre à nager, il faut que l'on apprenne à se mettre dans l'eau. Il y aura des erreurs, des fautes, mais quelle que soit la conséquence de ces fautes, elles seront moins redoutables que les conséquences de l'autre méthode.

Le régime de la dictature est transitoire. Je prends acte de cette promesse qui veut que le régime de la dictature n'est pas nécessaire, et comme nous devons l'éviter, puisqu'elle n'est pas bonne, le meilleur moyen de l'éviter c'est de ne pas en faire l'expérience. Il n'y a pas d'exemple de dictateur qui n'ait fait la promesse, voir parce qu'il en avait fait la promesse, la dictature nous apparaît comme la confiscation de la révolution. S'il faut la subir, nous la subirons comme nous avons subi la guerre. En la combattant, les peuples ont toujours fait la révolution pour les autres. Il faut enfin qu'ils la fassent pour eux.

La collecte pour l'entraide, faite à la conférence, a produit 285 francs.

Grande Salle de l'Union des Syndicats 33, rue de la Grange-aux-Belles

Métro : Latour, Combat. Tramways : Bobigny-Les Halles, place Blanche-Nation

LE MARDI 8 FEVRIER A HUIT HEURES ET DEMIE DU SOIR
DERNIERE CONFERENCE
PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

DE
SEBASTIEN FAURE

SUJET : « LA VERITABLE REDEMPTION »

« Ni Dieu, ni Maître ! — La Cité du Travail, du Bien-Etre, de l'Harmonie, du Savoir et de la Beauté. — Vue d'ensemble. Conclusion. »

Nota. — Les chômeurs entreront gratuitement.

Camrads,

Me voici parvenu au terme de mes « Propos subversifs ». Il ne me reste plus qu'à tracer, dans ses lignes essentielles, le plan de la Cité de Bien-Etre et de Liberté, ou, sans Dieu ni Maître, l'Humanité vivra digne, heureuse et fraternelle.

Par votre nombre, par votre attention soutenue, vous m'avez permis d'accomplir l'effort de propagande révolutionnaire que je m'étais imposé. Merci.

Assistez en foule, chers Camrads, à cette dernière Conférence qui sera le couronnement et la conclusion de toutes les autres. Amenez votre famille, vos amis, vos camarades de travail et nous communierons ensemble dans la radieuse évocation d'une Société communiste-libertaire.

SEBASTIEN FAURE.

Portes ouvertes au public à huit heures précises

Une Manifestation Anarchiste à Lyon

Le groupe des Casernes populaires, sous l'égide de l'Union anarchiste et du Syndicat des Terrassiers du Rhône, avait organisé à la date du 26 janvier, une réunion publique et contradictoire, dans la grande salle de la Bourse du Travail. Elle eut un plein succès.

Le premier orateur C. Journet, exposa d'une façon claire et précise ce que sont et ce que doivent être les anarchistes, dans le mouvement social.

Il fait une critique de tous les partis politiques en général qui ne font que tromper et leurrer les travailleurs, en leur faisant croire qu'ils défendent leurs intérêts ; alors qu'en réalité, l'exercice d'un mandat n'est pour eux que l'occasion de satisfaire leurs ambitions et leurs intérêts personnels. Il ajoute que le nouveau parti S.F.I.C., imbu de l'esprit parlementaire et étatiste, sera lui-même dans l'impossibilité d'instaurer le Communisme, dont il se réclame. Mais à côté des partis politiques, l'orateur fait ressortir qu'il y a le groupement économique, le syndicat, où les anarchistes ont pu jusqu'à ce jour, faire quelque chose utile malgré la plaie du fonctionnarisme, qui a fait dévier le mouvement de son rôle d'organisme de transformation sociale. Là, il reste une épreuve sérieuse à faire afin que le syndicalisme redevienne l'âme par excellence des travailleurs dans le domaine économique et un champ d'action positif, favorable à la propagande anarchiste.

Le jeune Fracoli, de la Jeunesse Ouvrière, à son tour, indique que pour se libérer du joug capitaliste, les ouvriers doivent s'éduquer, par la lecture, et en assistant aux conférences éducatives, etc...

En agissant ainsi, ils se libéreront des préjugés, dont la foule est imbuée ce qui la rend vaine et servile — notre jeune camarade estime que pour arriver à toutes les institutions sur lesquelles repose la force de l'Etat bourgeois actuel : militarisme, religion, mariage, famille, propriété, etc...

Ensuite ce fut le tour du camarade Berthet du C.D.S. Il fit l'historique de la Révolution russe, en invitant les travailleurs à ne pas tomber dans les mêmes errements que les bolcheviks, et à se préparer d'une façon sérieuse à faire, nous aussi, notre révolution. L'orateur fut quelque peu bienveillant, à l'égard de l'Etat dictatorial soviétique, qui s'est d'une façon tyrannique envers les anarchistes russes, qui sont emprisonnés, fusillés, parce que réfractaires, à l'autorité bolchevique, qui s'attache surtout à démontrer que les ouvriers pouvaient lutter pour la liberté en propagandant l'idée du Fédéralisme bakouniste et en combattant le Centralisme marxiste, que voudraient nous imposer les pseudo-communistes du Parti défunctif. Il termina en faisant, à la cohésion des forces ouvrières qui doivent se tenir prêtes à faire le geste nécessaire pour se libérer de l'exploitation capitaliste.

L. Lecoin lui succéda à la tribune. Il attaqua vigoureusement la société capitaliste et tous les partis de dictature qui sont la force

POUR LES PROLETARIATS INDIGENTS

Le triomphe de l'alambic et du pot de vin

De mon précédent article, il résulte donc, que comme conséquence à l'installation du nouveau régime de l'alcool en Indo-Chine, au lieu de fonder des écoles, pour instruire l'indigène, comme il s'en vante à tout propos M. Sarraut a créé, partout où il n'y en avait pas, des débits d'alcool pour l'abrutir.

Voyons maintenant les résultats obtenus par sa honteuse circularité et par les moyens mis en action pour l'appliquer. Ces résultats ont été fantastiques, tant au point de vue de l'empoisonnement des malheureux Annamites, qu'à celui des bénéfices réalisés par les empoisonneurs.

Je n'en veux pour preuve que le compte rendu sommaire de la réunion des actionnaires de la Société française qui a eu lieu le 26 novembre dernier, sous la présidence du fameux Fontaine, président du Conseil d'administration.

Ce compte rendu, dont on n'a, comme toujours, publié que quelques bribes dument truquées, dans l'Information financière, j'ai pu m'en procurer le texte in extenso, et j'avoue que, pour qui connaît les origines et les dessous de la Société des Distilleries de l'Indo-Chine, il est encore plus édifiant que les précédents.

Nous y voyons d'abord que les dividendes distribués aux actionnaires étant donnés les capitaux véritablement engagés, dépassent de beaucoup le 400 pour cent. Nous y voyons aussi que l'assemblée, à l'unanimité, a décidé de porter le capital social de 6.750.000 francs à onze millions.

J'ai déjà dit, dans mes précédents articles, comment, avant la guerre, les requins — gros fonctionnaires coloniaux, ministres et anciens ministres, députés et sénateurs intéressés — avaient réalisé des bénéfices de 300 pour cent sur des actions qu'ils requéraient comme pots-de-vin. Et j'ai montré par quels moyens le premier capital fictif de la Société, (3 millions) fut augmenté de 500.000 francs.

Il s'agit aujourd'hui d'une augmentation s'élevant à 4 millions 250.000 francs.

Il est facile en comparant ces chiffres, d'apprécier les progrès accomplis et de calculer les bénéfices réalisés, depuis la concession du premier monopole aux deux forbes et maîtres-chanteurs Debeaux et Fontaine.

Vous pouvez croire, sans crainte d'erreur, qu'il sera procédé à cette augmentation du capital social de la même façon scandaleuse. Ce sera certainement à la Banque de l'Indo-Chine, que sera confiée cette lucrative

mission ; banque toute à la dévotion d'Etienne qui a peuplé son conseil d'administration et les bureaux de ses créatures, comme il a fait d'ailleurs, pour ceux des autres banques coloniales. Comme alors, on profitera de cette nouvelle émission pour glisser un certain nombre d'actions nouvelles entre les mains des gros requins toujours insatiables de la politique dont l'influence apparaît indispensable à l'avenir de la société. Mais cette fois la proie qu'on leur offre est beaucoup plus copieuse, car alors il s'agit de 500.000 francs tandis qu'aujourd'hui, je le répète, il est question de 4 millions 250.000 francs. J'ajoute que les forbes du Conseil d'administration poussent le cynisme, tant ils se sentent puissants, jusqu'à déclarer eux-mêmes, dans le compte rendu de leurs délibérations, que les 8.500 actions nouvelles de 500 francs seront réservées, exception faite de 1.250, aux actionnaires de la Société.

Or, ces actionnaires, nous les connaissons. Ainsi que j'en ai fait copieusement la preuve dans mes articles précédents, ils se réduisent à une poignée de politiciens influents, ministres, anciens ministres, députés et sénateurs ministériels, et hauts fonctionnaires coloniaux. Parmi les mieux nains d'entre eux figurent les Etienne, les Clementel, etc. etc.

Et savez-vous à qui sont réservées les 1.250 actions nouvelles distraites des 8.500 ?

Je cite le compte rendu : à divers souscripteurs indo-chinois et au personnel de la Société ; en ce qui concerne les premiers, cela revient à dire pour qui connaît les dessous de cette monstrueuse affaire aux mandarins et autres hauts fonctionnaires indigènes, qui, par fas et nefas, obligent leurs malheureux subordonnés, sur lesquels ils règnent en despotes, à consommer l'énorme quantum de poison officiel fixé par les circulaires du gouverneur général.

Ainsi donc pour fournir à ce ramassis de gredins, les montagnes d'or dont ils se montrent insatiables, tout un peuple de vaincus, les entrailles brûlées, le cerveau ravagé par le poison, que la loi du vainqueur l'oblige à boire, continuera de pleurer sur ses larmes vides, sur ses femmes et ses filles souillées par d'immenses « gabelous » et sur l'abrutissement progressif de ses plus robustes rejetons.

Pour en finir, avec les empoisonneurs de l'Indo-Chine, il ne me reste plus qu'à traduire à la barre après les bandits de l'alcool, les scélérats de l'opium. C'est ce que je ferai prochainement.

P. VIGNE D'OCTON.

Jackon, Jeanne Morand et ...

Comme après tant d'autres iniquités, nos deux amis viennent de subir toute la rigueur de la Loi Poursuivis pour intelligences avec l'ennemi et je ne sais qui, ils viennent d'être condamnés à la détention perpétuelle.

C'est en 1910, les premiers jours d'avril, qu'ils furent arrêtés. Après plusieurs mois de prévention, ils furent remis en liberté provisoire. Nous ne pouvons passer sous silence les conditions dans lesquelles leur arrestation s'est effectuée.

Expulsés d'Espagne pour un motif quelconque, ils furent remis entre les mains des autorités françaises, qui s'empressèrent de les enfermer à Bordeaux : Jeanne Morand au fort de Hâ et Jackon à la prison militaire, sous une incrimination, qui, quoique ridicule, ne les a pas empêchés d'être condamnés.

Devant d'aussi monstrueux faits, on se demande avec angoisse si à la fin l'on va s'imprimer d'un état d'esprit autre que celui qui, aujourd'hui, nous fait regarder froidement des iniquités sans un sursaut de révolte. Eh, pour tous, pour Jeanne Morand, pour Jackon, pour toutes les victimes politiques ou de droit commun, connues ou anonymes pour toutes les victimes, à quelque titre qu'elles soient, des gouvernements bourgeois, nous devons être capables de les sortir des prisons et être bagnes ; ils attendent en vain un geste de libération de notre part.

Erratum. — Dans l'article « Lettre de protestation » du dernier numéro, J. C. Jackon au lieu de Jackon et Jeanne Morand au lieu de Jeanne Morand.

ELLE CONTINUE...

cette répression incomplète, pour prouver l'authenticité d'un complot, l'ont arrêtés des révolutionnaires. Aujourd'hui, c'est principalement chez les étudiants étrangers que s'exerce la vindicte bourgeoise ; plusieurs viennent d'être arrêtés, ainsi que Keim, secrétaire adjoint au Comité directeur de la 3^e Internationale.

Quoique nos conceptions révolutionnaires diffèrent, nous ne pouvons nous empêcher de nous élever contre l'arbitraire dont ils sont victimes après tant d'autres.

Pour eux, comme pour tous les autres, sachons les libérer et exiger l'amnistie !

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

— ARTICLE II. — Les armées permanentes du monde entier sont supprimées.

S'il faut en croire la majorité des journaux français, anglais et américains, des l'ouverture du Congrès de Versailles, Wilson et Lloyd George étaient décidés à déposer une motion dans ce sens et à faire, de cette suppression générale des armées permanentes, la base même du traité de paix. L'Italie aurait appuyé. Seule la France se dressa contre ce projet d'où dépendait l'avenir même de l'humanité.

La France ! C'est une ironie certes, de parler ainsi, en langage de diplomate et d'historien. Consultés directement, tous les Français, sauf la phalange néfaste des incurables chauvins, se seraient dressés, comme un seul homme pour applaudir et appuyer le projet de Lloyd George et de Wilson. Non ! mille fois non ! ce ne fut pas la France qui repoussa, à Versailles, le désarmement général, qui seul peut assurer la suppression de toute guerre à venir.

Mais alors qui donc assumait, devant le monde, la terrible responsabilité ? Est-ce Clemenceau, comme président de la Conférence ? Est-ce Poincaré, comme Président de la République ? Furent-ils d'accord tous deux, à l'heure solennelle où la question fut posée, pour répondre non ? Ou bien y eut-il dissentiment ? Et de quel côté furent les hésitations en faveur du désarmement ?

Un avenir, peut-être prochain, éclairera cette question. Pour le moment, et avant d'établir les responsabilités réelles de ces deux hommes, notons que c'est à Clemenceau et à Poincaré autant qu'à Lloyd George que nous devons le fameux article du Traité de Versailles exigeant l'extradition de Guillaume.

Il Voir les numéros précédents à partir du n° 82.

me, la livraison de 840 coupables et leur jugement par les tribunaux de l'Entente.

On sait combien le fiasco de cet article fut complet, et, sans le dire, tout le monde est à peu près convaincu, qu'il ne reste plus qu'à le rayer, avec beaucoup d'autres, du fameux traité — cette fausse-couche, fruit pitoyable d'une nombreuse paternité.

Toutefois je ne partage pas l'avis de ceux qui pensent comme Armand Charpentier (Populaire de fin janvier) que « le procès de tous les coupables ne peut acquiescer toute sa valeur que s'il se déroule devant un tribunal, dans lequel siègeront uniquement les représentants de tous les pays neutres d'Europe ». Les nations qui ont participé à la guerre, et qui en la déclenchèrent, soit en la prolongeant, soit en la terminant, ont le droit de prendre place dans un tel tribunal, en vertu de cet élémentaire principe que l'on ne peut être à la fois juge et partie.

D'abord, le juge devant être le peuple lui-même qui ne fut jamais consulté, on ne peut le considérer comme lié d'aucune façon aux vrais responsables et aux criminels.

Ensuite, dans cette thèse, de quelle indépendance jouirait un tribunal de neutres, dont le présent et l'avenir seraient entre les mains des grandes nations auxquelles appartiennent les coupables qui comparaitraient devant lui ?

Ce n'est là que mieux avisé — et je partage leur opinion — qui disent qu'à côté des coupables et des responsables du présent, il y a ceux qui eurent pour la guerre dans le passé.

Comme eux j'estime que Paul Déroulède arrive en tête de ceux-là. En attisant les haines contre l'Allemagne, en intensifiant l'idée de la revanche, le barde de la guerre

re porte la responsabilité morale du massacre de quatorze millions d'hommes.

Bien que mort, sa mémoire subsiste et il convient qu'elle soit flétrie, que son nom soit frappé d'un opprobre éternel.

Où cela est bien, cela est juste et devra être fait par la France le jour où chaque peuple engagé malgré lui dans le massacre mondial aura le droit et la puissance suffisante de juger ses propres coupables. Mais la responsabilité de ceux qui préparèrent l'œuvre néfaste ne saurait en rien atténuer la culpabilité de ceux qui la réalisèrent avec toutes ses horreurs.

Tous, sans exception devront comparaître devant le tribunal du peuple dont ils furent les mauvais bergers. Et alors ce ne sera plus une « comédie dangereuse » selon le mot de Genolard dans Notre Voix.

Tous, Allemands, Autrichiens, Français, Anglais, Italiens, Serbes, comparaitront en chair et en os s'ils sont encore de ce monde ; et s'ils sont morts, leur mémoire apparaîtra toute entière sans aucune restriction à ce même juge populaire devenu historien.

Où, la véritable élite disséminée parmi ces peuples doit travailler inlassablement à l'œuvre de justice. Les morts sont morts et les ruines ne se repèrent pas, mais pourtant ce serait une consolation pour les survivants et une promesse pour l'avenir, de voir, par notre entêtement unanime, l'Histoire s'écrire selon la vérité.

Et c'est pour apporter mon témoignage à ce tribunal issu de la Révolution en marche, que j'ai écrit ma Nouvelle Gloire du Sabre, et que devant le jour de la grande audience, je vais citer en des pages prochaines les plus notables de nos criminels.

L'HOMME AU CŒUR LEGER

Les plus coupables ne sont pas les Joffre, les Foch, les Pau, les Castelnau, les Buat, etc...

Sans doute ils ont soutenu et soutiennent

de leur épée, le régime qui, en revanche se montre si généreux pour eux ; sans doute, ils sont les professionnels de la mort, et comme tels, ne veulent et ne peuvent vivre que de la guerre ; et par la guerre ; mais, en définitive, ils ne se présentent au philosophe et au sociologue, que comme les exécuteurs des volontés et des décisions du capitalisme, maître tout-puissant du monde. Il y a, certes, plus coupables et plus responsables qu'eux, dans le cataclysme auquel l'humanité doit son irréparable régression : Ils sont les bras qui ont exécuté la saignée meurtrière ; les vrais coupables sont ceux qui l'ayant ordonnée, mirent entre leurs mains tous les instruments nécessaires.

Une grave erreur est en train de se faire jour parmi les milieux indépendants qui, même en pleine guerre, eurent le courage de s'atteler à la tâche par-dessus toutes dangers, d'établir à qui incombaient les responsabilités de l'épouvantable autant qu'interminable boucherie.

Cette erreur qu'on signale certains écrivains à tendances libertaires et, parmi eux, Genolard, dans Notre Voix, consiste à faire peser ce terrible fardeau sur une seule tête, celle du sinistre Poincaré. Je tiens essentiellement, en ces pages documentaires, à joindre ma voix à celle de ces écrivains soucieux de ne point laisser dévier l'œuvre des historiens sincères. Et c'est pour cela qu'avant de traduire à la barre les coupables et les responsables, je juge utile de reproduire ici quelques lignes de l'article remarquable, publié dans le Libérateur (n° 103) et où Genolard pose si bien la question sur son vrai terrain :

« Il y a Poincaré, avocat de Saint-Gobain, mais il a les de Vogüé, les Hély-d'Oissel, les Reille et consorts. Vous accusez Poincaré avec raison et aussi Millerand, mais si vous voulez connaître les responsables il est nécessaire de savoir exactement quels intérêts ces avocats avaient à défendre. Ici même Rhillon fit le procès du « Comité des Forges » de feu M. Guillaumin, mais il faut y ajouter le

Schneider cher au comte Armand et aussi les Thyssen, les Weyer, les Nicolaus, etc., etc., dont les intérêts parfois rivaux, parfois parallèles, souffrent la guerre ou la paix parmi les masses aveugles, passives et ignorantes. Dénoncer les coupables ? Soit, mais qui en dressera la liste, et pourquoi choisir Poincaré comme bouc émissaire plutôt que tel ou tel autre ? »

Ce qui serait intéressant de lire à ce sujet, c'est le redressement de l'histoire de ces trente dernières années de politique européenne établie par un esprit vraiment libre, et situant les responsabilités de la guerre à où elles sont, recherchant les noms et les actes des hommes : diplomates, financiers, politiciens de tout acabit dont les agissements ont abouti au massacre de 1914-1919. Il faut que le dossier du crime soit établi, mais la tâche est ardue puisque les criminels sont des hommes d'affaires avertis, roués, retors, assez capables de se tirer d'affaire en accablant un complice... »

J'ajoute, moi, que le plus roué, le plus retors parmi ces misérables, est sans contredit Raymond Poincaré.

Qui donc parmi tous ceux qui tiennent une plume et s'en servent librement, aura le courage et les moyens de dresser le bilan rouge de cet homme ? Qui donc, avec toute la sinistrité d'argent, des pontifes du veau d'Or dont vous incarnerez les appétits comme président de la République après avoir plaidé leurs procès comme avocat ?

Longtemps avant d'être élu au Congrès de Versailles, vous aviez, avec eux, décidé que cette guerre aurait lieu, et vous ne travailliez que dans ce but.

« Une fois président, vous fîtes tous vos efforts pour pousser à la guerre le tsar Nicolas et trouvâtes, pour cela, une aide précieuse dans son

